

Réponse à une question sur Saint-Denys Garneau

Jacques Folch-Ribas

Volume 9, numéro 3 (51), mai-juin 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60585ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Folch-Ribas, J. (1967). Réponse à une question sur Saint-Denys Garneau. *Liberté*, 9(3), 30-32.

réponse à une question sur Saint-Denys Garneau

La fréquentation assidue des poèmes et des lettres de Garneau engendre une sorte de gêne pour celui qui, comme moi, n'a pas vécu au Québec en 1937, et n'a pas eu cette éducation (Teilhardienne avant la lettre) qui le caractérisait. Une odeur de *manoirs* enfouis y flotte, mêlée de celles d'un obscurantisme à la Giono première manière (le Giono régionaliste de *Regain*) et parcourue d'affluves à la Claudel. Une odeur de conservatisme *de fait*, même si les intentions paraissent neuves, d'un conservatisme appuyé sur les valeurs que Saint-Denys Garneau appelle *gréco-latines*, alors qu'en réalité toute sa poésie suinte le XIXe siècle français.

Oui, cela gêne. Et d'autant plus que Garneau est au Québec une institution nationale intouchable. Alors, on se prend à se poser des questions, des questions simples ou, comme on dit ici, *en santé*. Que vaut — intrinsèque — cette poésie ? Non pas par ses contenus formels ou techniques, qui ne sont finalement que des moyens, mais ses contenus *de pensée* ?

Et l'on est très embêté de répondre à cette question que l'on vous pose : *en oubliant le personnage Garneau, en faisant abstraction de toute la mythologie qui l'entoure au Québec, que penser de sa poésie, et d'elle seule ?* On lit, on relit, on est déçu. On n'a probablement rien compris (je l'écris le premier, on ne sait jamais !) C'est une poésie très ordinaire, très banale, qui n'engendre que rarement l'étincelle ou la secousse tellurique que le personnage — encore lui ! — annonçait pourtant.

Idées ternes et courtes, tours-de-jardins romantiques, explications laborieuses de lieux communs éculés, gloses sur la finalité, comparaisons et symboles élémentaires.⁽¹⁾ C'est d'une tristesse ! A moins que ce soit cela, justement, qui soit le propre de cette poésie, et qui constitue son intérêt. Ce serait l'art par le non-art. Garneau serait le premier artiste destructeur québécois, avant Tinguely, avant Saint-Phalle. Mais je plaisante.

La poésie de Saint-Denys-Garneau me semble surtout être un reflet : celui d'une impossibilité. Ce serait la poésie somme toute assez banale d'une génération qui n'a eu pour principal mérite que celui de *durer*, dans la médiocrité des impuissances acceptées et la complaisance des découvertes faciles.

Tandis que les peuples étaient secoués par des bouleversements profonds, que le monde était pratiquement à feu et à sang (la Chine enceinte de Tchang accouchait dans les larmes d'une « Condition Humaine », l'Inde entreprenait avec Gandhi sa libération, l'Afrique commençait à se regarder le nombril et à découvrir qu'elle l'avait noir, l'Europe avalait coup sur coup une révolution industrielle, le marxisme-léninisme, le fascisme et finalement la guerre totale, les camps de la mort et les migrations forcées, l'Amérique entreprenait la conquête de la civilisation de consommation . . .) tandis que tout cela se passait, qui constitue paraît-il le plus grand bouleversement que la terre ait connu en si peu de temps, un adolescent comblé se plaignait de ne plus retrouver la *boîte à jouets* de son enfance, se complaisait de ses regrets et de ses impuissances, s'ancrait définitivement aux rivages de la morbidité et du jeu avec les mots. C'est probablement très bien qu'il en soit ainsi, et un seul homme caché, choyé de *spleen*, et empli de toute la musique secrète du monde vaut probablement tout le reste de ce monde, et en fait la rédemption. Je n'en disconviens pas. Mais je ne peux l'admirer, peut-être parce que je ne suis pas justement de cette génération, tout au moins par sa formation janséniste.

Ce n'est pas drôle, et pas gentil, que d'aller chercher le reflet des hommes d'une époque dans une poésie somme toute assez réduite en volume et en portée. Mais quoi : je lis. Je suis bien

(1) Alors là, je ne donne pas de citations illustrant chacune de ces affirmations péremptoires. Parce que si on commence à se disputer sur le sens ou contre-sens accordé à un vers, on n'en finira jamais.

forcé de juger sur pièces, et de ne pas trouver dans ces poèmes ou ces lettres le souffle que j'y voudrais. Force relents de Baudelaire et de Mallarmé, parfois un essai d'énumération dont le rythme et le procédé appellent ce que Prévert fera plus tard — mais rien de la drôlerie anti-conformiste de Prévert — des élisions, comme dans *La mort grandissante*, mises là pour la forme (c'est le cas de le dire). Je sais que c'est réduire la poésie de Garneau à son apparence, et le faire très mal. Mais que diable Garneau avait-il à dire ?

L'incommunicabilité ? Mais on s'explique plus longuement, alors, ou bien on décide de faire silence, et non d'écrire *Silence*. Le malheur ? Mais en quelle situation, où, quand, comment, et le malheur de qui, et de quoi ?

J'ai l'air de dire que cette poésie ne vaut pas tripette. Elle vaut, elle vaut. Mais pas plus qu'elle-même, et c'est agaçant qu'on la mythifie à ce point qu'il devienne impossible de la séparer du *personnage* Garneau, non pas tel qu'en lui-même, mais tel que sa génération l'a fait. Ce sont des poèmes honnêtes, bons. Ils sont ceux qui expriment le mieux — au Québec — le drame d'une génération (perdue ? je ne sais pas, il faudrait une analyse sociologique faite avec beaucoup plus de recul que nous n'en avons) et à ce titre, ils sont intéressants. Mais moi, si j'en étais, de cette génération-là, je ne m'en réjouirais pas trop. Et ceci est aussi une autre histoire.